

Bernadette et la bâtarde

Bernadette et la Battarde Ma belle-mère. Assistante sociale, diplômée d'humanité tardive, qui porte le nom d'une sainte. Bernadette, elle fait des miracles. Pourtant cochonne Bernadette : maîtresse d'un père qui n'était pas le mien. Mais qui m'a tenue par la main sans qu'on partage le sang.

Dans la veine de la filiation, je suis la tache. La lignée en marge. La bâtarde. Fille d'une mère adolescente, d'une fente ouverte à un garçon qui n'a pas su que la semence fleurit, féconde. Je suis née d'une bite mal placée, d'un garçon trop jeune dans sa tête, d'une mère trop jeune dans sa chair.

Une bâtarde. La bâtarde n'est pas neutre. Elle est venue au monde dans un corps déjà chargé. Un corps saturé de silences, d'attentes rentrées, de gestes retenus dans la gorge. Elle ne le sait pas, mais elle représente. Elle reconduit la chair. Sans le vouloir, sans le savoir, elle prolonge les lignes de sa mère.

Les hanches : les mêmes. La façon de se taire quand il faut parler. La tension dans les omoplates dès qu'on l'observe. Les yeux qui se détournent pour éviter la honte. Elle est la suite. Elle est la preuve. Elle est la matière déplacée d'une femme vers une autre.

Même dans la fuite, la bâtarde reconduit. Même dans la rupture, la boucle recommence. Elle veut faire autrement — elle fait pareil. Elle croit effacer — elle imprime.

Et quand vient l'enfant, cet enfant qui pousse dans l'ombre d'un goût qui ne lui appartient pas, c'est encore la transmission qui s'écrit. Les traits, les goûts, les gestes — ceux de la mère, puis de la mère de la mère, et au-delà.

La bâtarde est relais. Elle est le corps de l'autre, joué, recomposé, réactivé. Elle est chair traversée, vêtue d'une mémoire qu'on n'a pas racontée.

D'une mère de 17 ans aux yeux trop clairs pour comprendre. Propulsée par le seul désir : construire la famille. La famille, comme une revanche. La famille c'est moi — pour commencer. Une enfant brune, poilue, la bâtarde. Puis la mère a voulu faire bien. Trouver un père. Un vrai. Y'en a eu plusieurs. Un peintre. Un Thierry. Puis JP. Beau JP. L'élui.

Lui, il l'a regardée ma mère comme une femme. Pas comme une gamine qui a merdé. Femme avec un enfant. Femme avec responsabilités. Alors voilà. Une famille : un père, une mère, une sœur, un frère... et la bâtarde. Sauf qu'on le sait : la famille, au bout d'un moment, tu la familles. JP a mis sa bite ailleurs. Et c'est là qu'elle est arrivée : Sainte Bernadette.

Avec ses coccinelles, ses phrases bien rangées, son petit accent du sud, ses bras pleins de dossiers, son gros popotin et son régime. Marseille, un peu baba cool, de gauche bien pensante qui adore le chorégraphe Mourad Merzouki.

Et moi, nez à nez avec elle qui déteste le chorégraphe Mourad Merzouki Je suis hors lignée, hors sang. En marge de la descendance de JP. La bâtarde, face à sainte Bernadette.

Elle est la femme. Qui a une fille femme, Ma mère femme. Ma sœur femme. Et moi, bâtarde de femme, j'ai fait une fille. Encore une fille. Encore une femme. Beaucoup de toute. De trop. De courbes, de cris étouffés, de règles, de corps qui saignent.

Les filles, on leur apprend à ne pas s'aimer. Dans toutes les cultures. Même entre une fille et sa mère. Même entre une bâtarde et Bernadette. On n'a pas ce sexe simple, extérieur, qui pendouille entre les jambes, Pendant que Lui, JP, il est posé, tranquille, à faire ses mots croisés, pendant qu'autour de lui, les femmes gravitent. Celles qui pardonnent. Qui portent. Qui s'effacent.

Et celle qu'il a choisie, c'est Bernadette. Celle qui range le désordre des autres dans des chemises en carton. Celle qui sait. Qui connaît les lois. Les délais. Les formulaires. Elle aime les autres, Bernadette, mais à sa façon. Avec des règles.

Et puis un jour, Bernadette a regardé l'enfant de la bâtarde. Pas méchamment. Juste... professionnellement. Tu l'as observée. Tu l'as trouvée étrange. Pas assez souriante. Trop silencieuse. Trop le mot mort dans la bouche. Et tu t'es dit : faut peut-être agir.

Tu vois le manque, le flou, la mauvaise gestion affective. Tu pointes l'instable, l'émotionnel, l'artistique. La mauvaise mère. Mais j'ai produit un enfant avec ma chair de bâtarde. Elle est sortie de mon trou. Avec les cellules de mes ancêtres. Un patrimoine génétique de la sale race de ma mère.

Cet enfant, qui se dessine avec son obscure, ses cheveux, sa bouche, sa morphologie, traversée par tes goûts, qui sont passés par les goûts de ma mère, et son goût à elle, d'être goûtée par l'autre.

Sa peau, portée par celles portées avant elle. Un millefeuille de peaux. Des gestes transmis sans qu'on sache d'où ils viennent. Un silence hérité. Et dans ce corps d'enfant, déjà trop de monde. Trop de mémoire. Trop d'attente. Et moi, je veux la laisser tranquille, pousser comme une herbe folle.

Et toi, Bernadette, avec ton gros cul, ton corps hyper catholique d'assistance aux êtres inférieurs, où le monde a besoin de ton aide, Sainte Bernadette — je te remercie. Merci de me dire quel chemin je dois prendre pour rentrer dans la bonne valeur des choses.

Merci de me faire culpabiliser. De pointer mes pas de travers. Mes façons d'élever flou. Mais tu sais quoi ? Tu es incapable de mettre de la beauté là où elle déborde. Incapable de voir dans mon corps la trace du monde.

Moi, je représente la chair de ma mère. Toi, la chair de l'autre. Ta couleur bonne élève, ta forme attendue, tes seins dociles, tes jambes droites. Toi, sauvage sous contrôle.

Et face à mon enfant que tu regardes, il te regarde aussi. Il n'est pas fait de toi. Il est autre. Portant ma chair, la chair de ma mère, et dans sa peau ça fait un détour sauvage. Je n'y peux rien, Nous n'y pouvons rien Mais nous sommes autre, tu as gagné, Et moi, je suis là. Entre deux êtres. Entre ma mère et ma fille. Entre ce que je devrais être et ce que je suis. Entre ton monde et le mien.